



*Lise Gauvin*

# ARRÊTS SUR IMAGE

*L'instant même*





# ARRÊTS SUR IMAGE

De la même auteure :

**Livres :**

*Giraudoux et le thème d'Électre*, Paris, Minard, 1970 et 1985.

*Parti pris littéraire*, essai, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1975.

*Lettres d'une autre*, essai/fiction, Montréal/Paris, l'Hexagone/Le Castor astral, 1984 ; Montréal, Typo, 1987.

*Écrivains contemporains du Québec* (coauteur : Gaston Miron), anthologie, Paris, Seghers, 1989 ; nouv. éd. rev. et augm., Montréal, l'Hexagone/Typo, 1998.

*Fugitives*, nouvelles, Montréal/Bédarieux, Boréal/Cercle noir éditeur, 1991 (Prix des Arcades de Bologne).

*Entretiens avec Fernand Leduc*, Montréal, Liber, 1995.

*L'écrivain francophone à la croisée des langues*, entretiens, Paris, Karthala, 1997 (Prix France-Québec).

*À une enfant d'un autre siècle*, essai, Montréal, Leméac, 1997.

*Langagement : l'écrivain et la langue au Québec*, essai, Montréal, Boréal, 2000.

*Chez Riopelle : visites d'atelier*, Montréal, l'Hexagone, 2002.

**Ouvrages traduits :**

*Letters from an other*, traduction de Susanne de Lotbinière-Harwood, Toronto, Women's Press, 1989 (Prix F.-A. Savard de traduction, Université Columbia, New York).

*Figure*, raconti, traduction de Carla Fratta, Bologne, Pendragon, 1994.

**Direction d'ouvrages collectifs :**

*Trajectoires : littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone* (codirection : J.-M. Klinkenberg), Bruxelles/Montréal, Labor/Presses de l'Université de Montréal, 1985.

*Écrivain cherche lecteur : l'écrivain francophone et ses publics* (codirection : J.-M. Klinkenberg), Paris/Montréal, Créaphis/VLB éditeur, 1991.

*L'âge de la prose : romans et récits québécois des années 80* (codirection : F. Marcato-Falzoni), Rome/Montréal, Bulzoni/VLB éditeur, 1992.

*Giraudoux et l'écriture palimpseste*, Montréal, Paragraphes, 1997.

*Nouvelles d'Amérique* (codirection : Maryse Condé), Montréal, l'Hexagone, 1998.

*Les langues du roman*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1999.

*Les automatistes à Paris*, Montréal, Les 400 coups, 2000.

LISE GAUVIN

# Arrêts sur image

nouvelles

*L'instant même*

Maquette de la couverture : Anne-Marie Guérineau  
Photographies de la couverture : Marcel Taillon  
Photocomposition : CompoMagny enr.

Distribution : Diffusion Dimedia  
539, boulevard Lebeau  
Montréal (Québec) H4N 1S2

© Les éditions de L'instant même, 2003

L'instant même  
865, avenue Moncton  
Québec (Québec) G1S 2Y4  
info@instantmeme.com  
www.instantmeme.com

ISBN PDF : 978-2-89502-775-1

**Données de catalogage disponibles sur le site de Bibliothèque et Archives nationales du Québec**

L'instant même remercie le Conseil des Arts du Canada, le gouvernement du Canada (Fonds du livre du Canada), le gouvernement du Québec (Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC) et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

## *L'anniversaire*

**T**out va bien. Tout va vraiment très bien. Mes parents m'ont envoyé des glaïeuls. Une grosse gerbe. La moitié des fleurs ne sont pas écloses. Le bouquet durera longtemps, si je sais l'entretenir. La dernière fois que j'ai reçu des glaïeuls, j'ai réussi à les garder quinze jours, en coupant les tiges et en enlevant les fleurs fanées. Mais Pierre se lasse vite de contempler le même bouquet. Alors je le change de pièce, ou je le divise en deux, selon les couleurs. Pierre ne m'a rien dit de particulier ce matin. Peut-être a-t-il oublié que c'était mon anniversaire. Il a seulement précisé que je n'avais pas besoin de m'inquiéter pour le dîner, qu'il apporterait ce qu'il faut. Il est tellement gentil depuis que je suis revenue à la maison. J'ai failli dire *depuis ma maladie*. Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs. Je n'ai jamais entendu prononcer ni chuchoter ce mot – maladie – autour de moi. J'ai seulement vu le médecin inscrire « état dépressif » sur la fiche des assurances. Il fallait bien qu'il écrive quelque chose. Il a dit qu'il était préférable de demander un premier remboursement maintenant. On verrait ensuite. J'en ai conclu que peut-être je n'aurais pas à retourner à l'hôpital. Je n'ai qu'à faire bien attention. À surveiller ce que je dis. Pour ne pas inquiéter Pierre ni les enfants.

## *Arrêts sur image*

Je n'aime pas l'hôpital parce qu'il n'y a pas d'objets. Je veux dire : d'objets sympathiques. Pierre ne comprend pas l'attachement que j'éprouve pour les objets. Il dit que ce ne sont là que des choses et qu'elles sont interchangeable. Les objets que je regarde tous les jours sont plus que des choses. Ils connaissent mes sentiments, mes désirs, mes peurs, mes projets. Ce sont mes confidents et, à ce titre, ils sont tout sauf interchangeable. J'aime particulièrement ceux qui sont lisses et ronds. Ils sont plus doux au toucher, plus agréables à regarder. Plus apaisants. Quand on me fait mal, je me tourne vers le hibou de pierre au corps et à la tête ovales et je me sens mieux. Ou vers le plateau à fruits en bois dont les lignes sont renflées et la surface patinée par le temps. À l'hôpital, rien de tel. Tous les objets avaient des bords carrés, à angle droit, des coins pointus et piquants. Même les lits semblaient des variations sur le thème de l'aiguille, avec leurs montants effilés, leurs tiges à ressorts, leur trappe à plateau et leur manivelle sifflante, qu'il fallait actionner avec une énergie proche de la violence. L'infirmière, chaque fois, en devenait bleue sous son uniforme blanc. Je voyais les veines de son cou se gonfler et grossir, au bord de l'éclatement. Alors elle s'arrêtait un moment, me lançait un regard froid et me demandait si cela suffisait. Le moment où la question était posée décidait pour moi. J'avais hâte qu'elle termine son travail et qu'elle sorte de la chambre. Elle ne me parlait jamais autrement que pour s'enquérir de détails insignifiants : si j'avais assez mangé, si je souhaitais une collation, si le médecin était passé. Le genre de questions que l'on pose à une enfant de cinq ans. Avec un seul type de réponses attendues : oui ou non. Comme si les questions plus élaborées risquaient de déclencher chez moi un flot de paroles incontrôlables. Avec les pilules qu'on me donne, rien à craindre. Une fois pourtant, juste avant le « traitement », je crois bien que j'ai fait peur à

l'infirmière en lui racontant l'histoire d'une mouche avec laquelle j'avais vécu tout l'hiver. Elle m'a regardée alors d'un air étrange, puis est disparue dans le couloir et est revenue cinq minutes plus tard m'offrir un verre d'eau et un nouveau tranquillisant. Rien ne me calme davantage que de raconter une histoire. Surtout une histoire vraie, comme celle de la mouche. Le seul problème, c'est qu'il y a de moins en moins de gens pour écouter ce que je dis. Alors je me tais. Ou je raconte ma vie aux objets. Ils sont si patients.

Un soir, j'ai entendu Pierre expliquer à son ami Louis qu'après deux maternités – en dix-huit mois, tu penses, disait-il – et un déménagement par-dessus le marché, il était normal que j'aie eu un petit dérangement. Je ne me souviens plus très bien s'il a dit dérangement ou déraillement. Cela revient à peu près au même. C'est quand je me suis mise à parler que j'ai commencé à inquiéter Pierre. Les premiers mois, je pleurais souvent, sans qu'il s'aperçoive de quoi que ce soit. Puis, du jour au lendemain, j'ai eu envie de dire à haute voix ce qui me passait par la tête. Ou plutôt, ce que je voyais. Car tout ce que je décrivais, je l'avais observé. Je n'inventais rien, ça, c'est sûr. Je choisissais seulement l'ordre dans lequel j'expliquais les choses. Parfois je racontais la fin de l'histoire avant le début. C'est probablement cela qui les a affolés. Pierre d'abord, les autres ensuite. J'ai bien dit *affoler*. Pierre était comme fou. Un jour, il a téléphoné à trois psychiatres pour leur décrire mes symptômes. Encore heureux qu'il ait pu les joindre entre leurs nombreux rendez-vous. La pensée d'un nouveau cas les allé- chait. Alors ils lui consacraient dix minutes chacun. Pierre racontait si bien mes histoires qu'il n'arrivait pas à convaincre les médecins de ma *maladie*. Pauvre Pierre. Tout ce mal qu'il s'est donné. Pour lui faire plaisir, un jour, je me suis rendue à l'urgence de l'hôpital le plus proche de chez moi et je me suis

mise à parler à l'interne de ce qui me trottait dans la tête. L'interne était jeune et beau. Je lui ai fait cadeau d'une version non abrégée d'une de mes plus belles histoires, celle de la chauve-souris amoureuse d'un coquelicot en papier. Il a décidé de me garder « sous observation » pour un temps indéterminé.

Pierre est venu me porter quelques effets personnels et ma brosse à dents le même soir, après son travail. Il a insisté pour que j'aie une chambre seule, vu que ses assurances pouvaient en rembourser les frais. Il avait l'air à la fois triste et soulagé. Ici, ils vont te comprendre, m'a-t-il dit, et t'aider. M'aider ? ai-je répété. Il a semblé mal à l'aise. Oui, t'aider à vivre, a-t-il répondu rapidement. J'ai alors demandé des nouvelles des enfants. Brigitte a accepté de passer toute la journée avec eux. Jusqu'à ce que j'arrive du bureau, a-t-il précisé. Brigitte est leur gardienne. D'ordinaire, elle ne vient que le matin. J'en ai conclu qu'ils s'arrangeaient très bien sans moi et que je pouvais rester à l'hôpital aussi longtemps que cela serait nécessaire. Ou que cela me plairait.

Au début, je ne me trouvais pas si mal. J'ai même essayé de tenir le compte exact des nombreuses tonalités de blanc que je voyais autour de moi : le blanc un peu jauni de l'uniforme de l'infirmière de jour, le blanc-gris des murs, le blanc-bleu des draps, le blanc-rose des serviettes, le blanc-ocre des plateaux. Et les blancs crayeux, sans reflet, des cachets qu'on m'apportait à intervalles de quatre heures. Je ne discutais pas. J'avalais docilement tout ce qu'on me mettait devant la bouche. Je regardais et souriais. Je répondais avec précision quand on me demandait le nom et l'âge de mes enfants, ainsi que la couleur de leurs cheveux. C'est d'ailleurs les seules questions *sérieuses* qu'on me posait. En plus des questions plus intimes concernant le fonctionnement de mon corps. Sur ce plan, l'inquiétude des professionnels de la santé semblait sans limites.

## *L'anniversaire*

Quand Pierre venait, il m'apportait des fleurs. Il prétendait que les fleurs devaient être changées tous les jours. Comme les serviettes, ajoutait-il. Puis il me donnait des nouvelles de Brigitte et des enfants. Je ne comprenais pas vraiment le rapport entre les fleurs et les serviettes. Je ne savais pas non plus pourquoi il parlait si longuement de Brigitte, qui avait accepté de dormir à la maison. Il demeurait avec moi trente minutes environ. C'est ce que m'apprenait le réveil posé sur la table de chevet à côté de mon lit. Quand il partait, j'étais comme soulagée. La conversation me fatiguait.

J'avais l'impression que mes membres se liquéfiaient peu à peu. Les chauves-souris étaient de moins en moins amoureuses et les coquelicots de plus en plus délavés. Ne risquaient-ils pas de devenir blanchâtres comme le reste ? Même la télé, que Pierre avait fait installer dans ma chambre et que je pouvais regarder sans arrêt, puisque j'étais seule, m'apparaissait floue. Je n'arrivais pas à comprendre l'intérêt qu'avaient tous ces visages à s'agiter ainsi devant moi. J'en vins même à confondre l'âge de mes enfants, un soir que l'infirmière-chef insistait pour que je lui répète ce que je lui avais déjà dit vingt fois. Je voulais qu'elle me fiche la paix, qu'elle parte. Qu'elle aille au diable. Qu'on cesse de s'occuper de moi. Qu'on me laisse tranquille, une fois pour toutes. Je me sentais fatiguée, très fatiguée. Personne ne pouvait savoir à quel point j'avais besoin de repos. C'est pour cela que j'étais venue à l'hôpital. Parce que j'en avais assez de monter l'escalier quatre à quatre quand Gigi pleurait, d'écosser un himalaya de petits pois, de laver la même tache de rouille sur les torchons à vaisselle. Heureusement que les papillons prenaient la relève et m'aidaient un peu quand j'étais occupée à surveiller les chauves-souris, la nuit. En somme, j'étais exténuée. C'est normal. Non, pas normal mais fréquent, avait dit le médecin à Pierre. J'ai vu que Pierre s'était senti

coupable et m'avait regardée pour vérifier si je l'accusais. Mais ce qu'ils ne savent pas, ni Pierre ni le médecin, c'est tout ce que je fais en plus. Avec les mouches, les chauves-souris et les papillons. Sans compter les fleurs. Chaque fois que je commence à le leur expliquer, ils me regardent drôlement. Alors je me tais. Ils ne sauront plus rien de moi ni de mes histoires.

Après dix jours pendant lesquels je suis demeurée silencieuse, ils ont déclaré que je pouvais rentrer chez moi. Pierre est venu me chercher durant l'heure de son repas. Les hôpitaux sont comme les hôtels, le luxe en moins. On libère la chambre à midi. Au suivant. La dernière fois que j'ai quitté l'hôpital, c'était avec Gigi dans les bras. Cette fois-ci, je n'emportais que moi. C'était déjà bien assez encombrant. Quand je suis passée devant la réception, j'ai voulu faire un sourire à la préposée aux renseignements, la même que lors de ma sortie avec Gigi, mais elle ne m'a pas reconnue. Pierre marchait devant moi avec la valise. Je n'ai eu qu'à le suivre. Je ne sais pas pourquoi, mais il n'aime pas que je lui prenne le bras. Peut-être que cela lui enlève de l'autonomie.

Pierre n'est pas demeuré longtemps avec moi, car il devait tout de suite retourner à son bureau. Il ne m'a pas dit pourquoi. Un client important, sans doute. Il a dû penser que cela ne m'intéressait pas. Peut-être croit-il que plus rien ne m'intéresse. Pierre ne me dit jamais ce qu'il pense.

Je suis restée avec Brigitte et les enfants. Les petites m'ont embrassée et je les ai serrées longtemps dans mes bras. Trop longtemps sans doute, car Brigitte m'a regardée d'un drôle d'air. Brigitte s'occupe bien des filles. Nous avons beaucoup de chance de l'avoir. Si tant est qu'on puisse employer le mot *avoir* en parlant de quelqu'un. Sans doute faudrait-il ajouter : *à notre service*. Mais elle n'est pas *à notre service* non plus. Comment dire alors ? En revenant à la maison, j'ai eu l'impression de la

## *L'anniversaire*

déranger. Je n'ai pas osé fermer la radio qu'elle écoute sans arrêt et que je ne peux pas supporter. Alors je suis montée dans ma chambre défaire ma valise. Ensuite je me suis étendue sur mon lit et j'ai regardé par la fenêtre.

Le temps a passé. Je ne sais combien de temps exactement. J'ai dû dormir un peu. J'ai entendu les bruits de la vaisselle que Brigitte a lavée après avoir mis les petites au lit pour la sieste. Moi, j'avais mangé à l'hôpital avant de partir. On nous servait à onze heures. Ni avant ni après. Puis à quatre heures et demie, parce que l'équipe de jour terminait son service à cinq heures et devait avoir tout rangé avant de partir. Vers neuf heures, on nous donnait un goûter. C'était une façon de faire savoir aux visiteurs qu'il était temps de s'en aller.

Quand Pierre est rentré du bureau, il est monté me voir et m'a demandé si je voulais quelque chose. Le fait d'être de nouveau chez moi m'avait redonné le goût de la parole. Je lui ai dit que je voulais des hirondelles à ma fenêtre et non plus des moineaux comme il y en a tant. Et aussi un colibri et un grand chevalier. Il est allé chercher un verre d'eau et il a décidé que c'était l'heure de ma pilule. Ensuite, il m'a suggéré de descendre au salon. J'ai obéi, après avoir mis une belle robe. J'étais comme une invitée. J'ai pris le grand fauteuil avec des bras enveloppants et j'ai commandé un apéritif. On m'a servi un jus d'orange sur glace. Les petites sont venues s'asseoir sur les bras du fauteuil et Pierre est allé aider Brigitte à préparer le repas.

Le dîner de madame – moi – fut prêt à dix-neuf heures, comme on dit au théâtre. On parla pendant une demi-heure de la pluie qu'il avait fait toute la semaine puis pendant une autre demi-heure de l'été qui s'en venait. Brigitte demanda si quelqu'un savait à partir de quel âge on pouvait inscrire les

## *Arrêts sur image*

enfants au terrain de jeu. Probablement pas avant deux ans, croyait-elle. De toute façon, elle a dit qu'elle préférerait garder les deux petites à la maison plutôt que d'en envoyer une au terrain de jeu et de voir l'autre s'ennuyer ici. Pierre a demandé à Brigitte si elle comptait reprendre ses cours à l'automne. Brigitte n'a pas répondu. À l'automne, je sais bien qu'on n'aura plus les moyens de *s'offrir* Brigitte, comme a dit Pierre devant moi l'autre jour. Il a de drôles d'expressions parfois.

Après avoir mangé, je suis retournée au salon et on m'a servi un café – décaféiné évidemment. On a continué à me traiter comme une princesse. Les petites sont venues m'embrasser avant d'aller dormir. Pierre a lu les journaux à côté de moi. À neuf heures, comme je m'endormais dans mon fauteuil, je suis montée me coucher. Pierre a dû venir me rejoindre beaucoup plus tard, car je n'en ai pas eu connaissance.

Quand je me suis réveillée ce matin, il était déjà dans la cuisine en train de prendre le café avec Brigitte.

\* \* \*

J'ai passé la journée à surveiller les moineaux en attendant les hirondelles et les grands chevaliers.

\* \* \*

### *Neuf heures du soir*

Je ne comprends vraiment pas ce qui leur a pris de se lever de table les uns après les autres. Au moins ils ont été prévenus. C'était mon devoir de les avertir. Je n'avais pas le choix. Cela pouvait être dangereux. Ils auraient pu s'étouffer. S'étrangler. Se coaguler. S'empêtrer. S'enchevêtrer. Et que sais-je encore ?

## *L'anniversaire*

Pierre avait allumé les bougies avec application. Tout ce qu'il fait, il le fait avec soin. Il y avait exactement trente-deux bougies. Ni plus ni moins. Pierre a dit en riant que j'avais encore l'âge du compte exact. J'ai soufflé les bougies sans en oublier une.

Pierre m'a donné la première part, comme il se doit. C'était un gâteau au café, avec une crème onctueuse au milieu. C'est comme ça que j'aime les desserts : pas trop lourds ni trop sucrés. Pierre a bien choisi. Il connaît mes goûts. Il a ensuite servi Brigitte. C'est à ce moment-là que j'ai vu les nœuds. Dissimulée dans la pâte, une panoplie complète de nœuds parés pour tous les pièges. Miniaturisés, liés les uns aux autres par un mince fil noir. Comme un fil de chirurgien. Des nœuds qui n'attendaient qu'un moment d'inattention pour se déployer dans leur splendeur menaçante. Il y en avait de chaque espèce. Un assortiment rare, inégalé. Nœuds papillon, nœuds coulants, nœuds de cravate, nœuds gordiens, nœuds de marin, nœuds de cordée, nœuds de gorge, nœuds en tresse, nœuds d'estomac, nœuds de vipère gluants et grouillants, nœuds mêlés, nœuds alignés, nœuds de bric, de broc et de toc, nœuds au poing, nœuds mal en point, nœuds de nids et nids dénoués. Les nœuds se gonflaient peu à peu. Ils allaient bientôt envahir la table, la pièce. Attention, ai-je dit. Ne bougez plus. Les nœuds sont là.

J'ai sans doute parlé un peu fort et avec une trop grande conviction. Un silence gêné a accueilli mes paroles. Puis les petites se sont mises à pleurer. Brigitte les a conduites dans leur chambre. Pierre s'est levé lui aussi et m'a demandé si je voulais un peu d'eau. J'ai eu l'impression qu'il ne me croyait pas. Pourtant les nœuds étaient bien là, je ne les ai pas inventés. Je les ai vus la première, c'est tout. Il fallait que je les préviene. Nous courions un réel danger. Si, par inadvertance, l'un

## *Arrêts sur image*

de nous les avait avalés ! Quel drame ça aurait pu être ! Je les ai au moins protégés du pire.

Je suis restée seule à table devant ce qui restait de mon gâteau d'anniversaire. Après quelques minutes, j'ai ressenti une grande fatigue et je suis montée à ma chambre. J'en connais les objets par cœur. Je ne les soupçonne d'aucun secret ni d'aucun piège. Je viens d'ouvrir ma fenêtre. Je ne savais pas qu'elle était si basse. Je pourrai m'accroupir sur le rebord et prendre l'air tout à mon aise.

Les hirondelles arriveront bientôt. Je les attends. Nous nous envolerons ensemble dans le ciel.

<i>L'anniversaire</i>	7
<i>Partenza</i>	17
<i>Femme cherche homme</i>	23
<i>L'une et l'autre</i>	33
<i>Au tennis</i>	35
<i>Questions pour un champion</i>	39
<i>La panne</i>	47
<i>La belle-mère et le prince charmant</i>	53
<i>L'AED</i>	59
<i>33B</i>	65
<i>Play-back</i>	71
<i>Cinq minutes d'oubli</i>	75
<i>Le préservatif</i>	79
<i>La voisine</i>	89
<i>Square Saint-Louis</i>	93

*Lise Gauvin*

## ARRÊTS SUR IMAGE

On a oublié d'apporter les endives. Les pamplemousses dans la salade, c'est délicieux. Dit-il. Dit-elle. Disent-ils. Disent-elles. Ils sont presque d'accord sur tout. Cela risque de mal tourner. La conversation languit. Sourires de rigueur. Arrêts sur image. Comme d'habitude en pareil cas, votre compagnon se met à parler de politique.

Un café à l'heure du coup de feu : on s'agite, on va, on vient, peut-être s'assoira-t-on dans l'espoir que quelqu'un, quelque chose survienne. Au fond, il n'en faut pas davantage pour lancer une nouvelle, si ce n'est une écriture vive, rapide, comme celle de Lise Gauvin. Et un recueil ? Les lieux publics, ceux où il est loisible de lire ou d'écrire, sont contigus aux territoires intimes, ceux des derniers retranchements, quand la maison n'est plus que le prolongement de l'hôpital, quand la pochette intérieure d'un sac de voyage s'ouvre sur le chapitre inédit et inquiétant d'une vie dont on croyait tout savoir. L'événement singulier se multiplie, d'une destinée à l'autre la pellicule se dévide. Les arrêts sur image incombent dès lors aux lecteurs. La nouvelle est une ponction, une plongée, une saisie.

Photographies de la couverture : Marcel Taillon